

Institut Romand de Pastorale  
**Cahiers de l'IRP**

N° 37

Octobre 2000

**Pasteurs allemands contre  
l'antisémitisme nazi : une  
résistance exemplaire**

**Avant-propos**

*Henry MOTTU*

**Le thème du « modèle » chez  
Dietrich Bonhoeffer et sa portée**

*Henry MOTTU*

**L'histoire du pasteur Julius von  
Jan et de sa prédication après la  
« Nuit de cristal »**

*Klaus HARPPRECHT*

**« Oh mon pays, écoute la parole du  
Seigneur ! » (Jérémie 22, 2-9)  
Prédication du 16 novembre 1938**

*Julius von JAN*

**« Reprenez vos esprits ! », une  
salutation aux frères  
Tract envoyé en juin-juillet 1944**

*Walter HÖCHSTÄDTER*

Collection « Pratiques », chez Labor et Fides à Genève :

1. Pierre GISEL (éd.), *Pratique et théologie*. Hommage à Claude BRIDEL.
2. Hans VAN DER GEEST, *Entretiens en tête à tête*.
3. Pierre-Luigi DUBIED, *Le pasteur : un interprète*.
4. Fred B. CRADDOCK, *Prêcher* (épuisé).
5. Walter HOLLENWEGER, *Expérience de l'Esprit. Jalons pour une théologie interculturelle*.
6. Bernard REYMOND, *Entre la grâce et la loi. Introduction au droit ecclésial protestant*.
7. Laurent GAGNEBIN, *Le culte à cœur ouvert. Introduction à la liturgie du culte réformé*.
8. Dietrich BONHAEFFER, *La Parole de la Prédication. Cours d'homilétique à Finkenwalde*. (épuisé)
9. Pierre-Luigi DUBIED, *Apprendre Dieu à l'adolescence*.
10. Maurice BAUMANN, *Jésus à quinze ans. Didactique du catéchisme des adolescents*.
11. Matthias PREISWERK, *Apprendre la libération. Exemples d'éducation populaire en Bolivie*.
12. Félix MOSER, *Les croyants non pratiquants*.
13. Gerd THEISSEN (et alii), *Le défi homilétique. L'exégèse au service de la prédication*.
14. Bernard REYMOND, *L'architecture religieuse des protestants. Histoire, caractéristiques, problèmes actuels*.
15. Ermanno GENRE, *La relation d'aide. Une pratique communautaire*.
16. Pierre BÜHLER et Carmen BURKHALTER (éd.), *Qu'est-ce qu'un pasteur ?*
17. Henry MOTTU, *Le geste prophétique. pour une pratique protestante des sacrements*.
18. Bernard REYMOND, *De vive voix. Oraliture et prédication*.
19. Kathy BLACK, *Évangile et handicap. Une prédication pour restaurer la vie*.
20. Henry MOTTU, Jérôme COTTIN, Didier HALTER et Félix MOSER, *Confessions de foi réformées contemporaines*.

---

Bernard KAEMPF (dir.), *Introduction à la théologie pratique*, Strasbourg, Presses universitaires, 1997.

Bernard REYMOND et Jean-Michel SORDET (éd.), *La théologie pratique. Statut, méthodes, perspectives d'avenir*, Paris, Beauchesne, 1993.

## AVANT-PROPOS

Ce Cahier est consacré à la résistance au nazisme de la part de pasteurs allemands. Le premier article est la version française de la conférence que je viens de présenter en août dernier au 8<sup>e</sup> Congrès international sur D. Bonhoeffer à Berlin. Pour une fois, le public de langue française pourra avoir la primeur du texte avant l'allemand ! Le thème que j'ai choisi est celui de la notion de « modèle » dans l'œuvre de Bonhoeffer, thème que j'ai traité à partir de la relation entre le maître et ses disciples. Il y a longtemps que je souhaitais aborder ce sujet, car il me semble que cette relation si particulière est constitutive de la vie intellectuelle et spirituelle. À l'arrière-plan de ma tentative se trouve d'ailleurs la question : Bonhoeffer est-il un « modèle » (plus ou moins idéal, voire fantasmagique) à suivre ou non ?

Mais l'histoire n'a pas été faite que par les grands hommes, connus et célébrés. Elle a été aussi le théâtre de prises de position courageuses de la part de pasteurs inconnus du grand public, qui ont gardé, presque seuls, leur lucidité en face de la marée antisémite. Ainsi en va-t-il de la prédication, dont le texte est resté inédit en français à ma connaissance, du pasteur Julius von Jan, un disciple de Niemöller, qu'on va lire dans la seconde partie de ce Cahier. Ce pasteur inconnu a eu le courage, dès le dimanche suivant la « nuit de cristal » du 9 novembre 1938, de prêcher sur un texte de Jérémie pour dire clairement non à l'horreur du pogrom.

À la fin de la guerre cette fois, en été 1944, un autre pasteur, Walter Höchstädter, envoya à ses frères de l'Église confessante un tract qui a le mérite de condamner sans ambiguïté (fait exceptionnel à l'époque) l'antisémitisme même « modéré » des chrétiens. Ainsi, il est heureux qu'historiens et théologiens mettent peu à peu au jour des signes émouvants, parce que terriblement isolés, d'une humble résistance de « la base » à la dictature et à la terreur. Ce numéro se veut une modeste contribution à cet effort.

Je remercie Claudia Rojas, pasteure dans l'EERV, d'avoir traduit ces deux textes pour nos Cahiers.

Henry MOTTU  
henry.mottu@theologie.unige.ch

**Prochaines rencontres de l'IRP :**

**Comment empoigner un problème de théologie  
pratique ?**

avec Félix MOSER

Colloque des doctorants et diplômants :

Jéudi 2 novembre 2000 de 9 heures 15 à 12 heures  
Université de Lausanne, BFSH 2 à Dorigny, salle 5029

**La prédication politique**

Semaine homilétique

exégèse, pose de voix, exercice vidéo...

Du lundi 18 décembre au jéudi 21 décembre 2000  
Institut œcuménique de Bossey

**Les Églises au risque de la visibilité,  
Nécessité et ambiguïté des signes humains**

3<sup>e</sup> cycle œcuménique romand de théologie pratique

Du lundi 19 au jéudi 22 février 2001

Et du lundi 25 au jéudi 28 juin 2001

Notre-Dame de la Route à Villars sur Glâne (Fribourg)

**Prochains Cahiers de l'IRP :**

Décembre 2000 : « Comment empoigner un problème de théologie  
pratique » par Félix Moser

Mars 2001 : « Pentecôtisme » par Walter Hollenweger et Jacques  
Matthey

Renseignements, commandes, inscriptions :

**[www.unil/irp/](http://www.unil/irp/) ou [olivier.bauer@unil.irp.ch](mailto:olivier.bauer@unil.irp.ch)**

## LE THEME DU « MODELE » CHEZ DIETRICH BONHOEFFER ET SA PORTEE

REFLEXIONS SUR LA RELATION MAITRE ET DISCIPLES <sup>1</sup>

Par Henry MOTTU  
Professeur de théologie pratique à la Faculté Autonome  
de Théologie Protestante de Genève

### INTRODUCTION A LA PROBLEMATIQUE

De tout temps, la vie intellectuelle et spirituelle est née d'une relation existentielle entre un maître et ses disciples. Qu'on pense dans l'Antiquité à Socrate et à son disciple Platon, à Aristote et aux péripatéticiens et, dans la Bible, à Elie et Elisée, Jérémie et Baruch, Paul et Timothée – sans omettre ici d'évoquer bien sûr Dietrich Bonhoeffer et Eberhard Bethge.

Le thème du « modèle » (*Vorbild*) dans l'œuvre bonhoefferienne a déjà fait l'objet de plusieurs travaux <sup>2</sup>, sur

---

<sup>1</sup> Version française, quelque peu développée et adaptée, d'une communication présentée en allemand lors du 8<sup>e</sup> Congrès international à Berlin sur Bonhoeffer le 22 août 2000.

<sup>2</sup> Cf. e. a. Christoph ZIMMERMANN-WOLF, « Ein anderes Verständnis von « Vorbild ». D. Bonhoeffers Gedanken über die Bedeutung des « vorgelebten » Glaubens », in : *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie*, 40, Heft 1-2, 1993, pp.146-160.

lesquels je ne reviendrai pas. Le « modèle » peut conduire à toutes sortes de considérations sur l'image, l'anthropologie, la conception que l'on se fait du Christ et de la vie chrétienne, l'Eglise, le Sacré et la sainteté, et, bien entendu, sur la « suivance » du chrétien (*Nachfolge*). J'aimerais me concentrer ici plus particulièrement sur la relation du maître et de ses disciples, parce que je crois que c'est peut-être le problème principal du christianisme de demain. En effet, on pourrait dire en simplifiant que si la relation maître-esclave a été la catégorie principale de la théologie de la libération, *la relation maître-disciples va être la notion centrale à venir*<sup>3</sup>. Pourquoi ?

Pour deux raisons principales, me semble-t-il. La première raison est le retour de la spiritualité, des rites, de la prière régulière. Preuve en soit le rayonnement nouveau du monachisme tant en Orient qu'en Occident, l'intérêt pour la prière des heures, le succès des pèlerinages et des retraites dans un monastère, la recherche d'une « direction spirituelle ».

La seconde raison est la crise actuelle de la transmission de la foi. L'avenir de la foi chrétienne n'est guère assuré, humainement parlant, et encore moins celui du protestantisme. D'où l'importance nouvelle des « maîtres à penser », non seulement sur le plan intellectuel, mais aussi et surtout sur le plan existentiel. On recherche des « maîtres spirituels » moins pour penser la foi à proprement parler que pour *s'orienter* dans le monde, pour grandir soi-même, pour mieux habiter son corps et son esprit. Bref, ce sont des « modèles » que l'on cherche explicitement et c'est cela qui est nouveau.

Or Bonhoeffer se trouve idéalement placé, si j'ose dire, du point de vue de l'histoire des idées, dans cette nouvelle configuration. N'est-il pas un théologien protestant très critique vis-à-vis de la religion et en même temps très pieux ? N'a-t-il pas parlé de l'Eglise en des termes très positifs, tout en se gardant d'identifier purement et simplement celle-ci au Corps du Christ ? En adepte du *Sola Scriptura*, ne lit-il pas les Ecritures ? Dans ces conditions, il semble bien que Bonhoeffer soit devenu pour beaucoup un « maître

---

<sup>3</sup> Cf. Michel MESLIN, éd., *Maître et disciples dans les traditions religieuses*, Paris, Cerf, 1990. Cet ouvrage collectif, dont je me suis inspiré dans la suite de ce travail, ne peut être que recommandé aux praticiens et aux historiens de la spiritualité.

spirituel », c'est-à-dire justement un « modèle ». Ainsi dans le domaine francophone (je pense en particulier au catholicisme français), réédite-t-on régulièrement des ouvrages tels que *De la vie communautaire* et *Le Prix de la Grâce*, significativement de la période intensément « religieuse » de Finkenwalde. Le succès du Bréviaire Bonhoeffer (*Si je n'ai pas l'amour*) ne se dément pas <sup>4</sup>.

Pourtant, nous voilà quelque peu embarrassés. Ne sommes-nous pas des chrétiens adultes ? Que peut bien signifier en protestantisme cette relation de maître à disciples ? Ne retombe-t-on pas ainsi dans un religieux tout fusionnel ? N'y a-t-il pas des dangers à passer ainsi d'une dépendance intellectuelle à une dépendance spirituelle ? C'est pourquoi, je vais m'efforcer dans la suite de cet exposé de distinguer soigneusement, bien que cela ne soit pas toujours possible, entre deux accentuations terminologiques que la langue allemande connaît : l'accentuation plutôt *éducative et cognitive* de la relation entre un maître (*Lehrer*) et ses élèves (*Schüler*), d'une part, et, d'autre part, l'accentuation plutôt *existentielle et religieuse* entre un maître (*Meister*) et ses disciples (*Jünger*) <sup>5</sup>. C'est exactement à la charnière de ces deux acceptions que je veux me placer pour réfléchir. En allemand, on parle habituellement de « *Barth und seine Schüler* », par exemple, mais jamais de « *Barth und seine Jünger* », ce qui déclenche aussitôt l'hilarité ! Le français en revanche ne répugne pas, contrairement à l'allemand, à parler de « Barth et de ses disciples » <sup>6</sup>. Mais la question de fond demeure et je résume mon problème de la manière suivante : comment penser selon Bonhoeffer la relation maître et

---

<sup>4</sup> L'édition de 1972 étant épuisée depuis longtemps, une nouvelle édition en français s'imposerait.

<sup>5</sup> Roland KANY, article « Jünger », in : *Reallexicon für Antike und Christentum* (RAC), Lief. 147, 1998, col. 260 (258-346).

<sup>6</sup> KANY, *op. cit.*, col. 300 et 301. Le français *disciple*, du latin *discipulus*, vient du verbe *discipio*, « comprendre spirituellement », ou de *disco*, « apprendre » ; d'où sa connotation pédagogique et culturelle. En revanche, l'allemand *Jünger* désigne *der Jüngere*, « le plus jeune », qui suit les traces du plus âgé ; d'où *nachfolgen* au sens religieux. C'est pourquoi nous n'avons pas d'équivalent français à *Nachfolge* : « suivance » est un néologisme. La meilleure traduction serait encore en français : *Suivre le Christ*. De toute façon, le titre *Le Prix de la Grâce* est mauvais : j'entends encore Barth nous dire au colloque français de Bâle : « La grâce n'a pas de prix ! »

disciples de manière nouvelle et qui ne serait pas à nouveau une aliénation religieuse ?

Dans une première partie, je commencerai par rappeler et commenter les principaux textes (devenus classiques) où Bonhoeffer mentionne le problème du « modèle ». Puis je discuterai dans une deuxième partie des ambiguïtés de la relation maître et disciples. Enfin, je tenterai dans une troisième partie de réhabiliter une telle relation au sein du protestantisme, en montrant sa nécessité inéluctable et, peut-être, sa fécondité.

## I. LES TEXTES

### Premier texte :

Dans *Sanctorum communio*, apparaît une brève discussion au sujet du modèle. Dans un contexte concernant la cure d'âme (fait symptomatique à relever), le jeune auteur demande :

« Qu'est-ce que peut bien signifier pour un chrétien qu'il *voie*<sup>7</sup> un autre croire ? En quoi « la nuée des témoins » (Hébr. 12, 1) peut-elle aider l'individu qui en est réduit à lui-même ? En quoi l'exemple et le modèle, l'histoire de l'Eglise et la tradition l'aident-ils ? Car ce n'est pas seulement le Christ qui est pour les êtres humains *donum* et *exemplum*, mais un être humain l'est tout autant pour un autre »<sup>8</sup>.

La réponse est alors la suivante :

Premièrement, il serait absurde et présomptueux de refuser de bénéficier du conseil d'autrui. Il appartient à la volonté de Dieu que l'individu recoure à une aide extérieure pour mieux pouvoir *se décider* dans les moments décisifs de la vie.

« L'être humain doit utiliser toutes les possibilités qui peuvent l'aider à prendre la bonne décision ; telle est la volonté de Dieu. Pour

---

<sup>7</sup> « Dass er einen Anderen glauben sieht » : je reviendrai sur cette question plus loin.

<sup>8</sup> *Sanctorum Communio* (Dietrich Bonhoeffers Werke 1), pp.170-171.

ce faire, la communauté paroissiale, le « conseil du prochain », bref, l'existence dans la socialité est de la plus haute importance »<sup>9</sup>.

En outre, l'auteur distingue entre deux types de cure d'âme, l'une « sacerdotale » (*priesterliche*) et l'autre « accompagnatrice » (*beratende*). D'une part, le conseiller, en tant que représentant du ministère sacerdotal du Christ, donne à la relation entre l'aidant et l'aidé une signification absolue<sup>10</sup> ; mais d'autre part, l'accompagnant étant un croyant comme un autre, la signification d'une telle relation n'est que relative, fondée dès lors sur l'historicité de l'être humain. C'est cette notion d'historicité (*Geschichtlichkeit*) qui empêche précisément que la relation entre le visiteur et le visité, entre le pasteur et le paroissien, entre le maître et le disciple ne s'absolutise. Bonhoeffer voit d'ailleurs dans cette distinction le fondement de la différence entre Eglise et communauté religieuse.

Cela est intéressant pour notre problème de la relation entre maître et disciples. Une imitation du maître (au sens étroit) est rendue impossible par le fait incontournable de l'historicité de la condition humaine. Nous sommes chaque fois dans une situation différente de la situation précédente, de sorte que la continuité des témoins doit passer par la discontinuité temporelle. Nous ne devons pas imiter Barth, Bultmann et... Bonhoeffer, parce que nous ne le pouvons pas.

### Deuxième texte :

Il se trouve à la fin de *Nachfolge*, dans le chapitre final s'intitulant justement « L'Image du Christ », *Das Bild Christi*<sup>11</sup>. Ce chapitre est probablement le plus mystique du livre, et, à certains égards, le plus difficile d'accès, de sorte que certains auteurs, dont Ernst Feil, estiment qu'il faisait partie de la « discipline de

---

<sup>9</sup> *Ibid* p. 171.

<sup>10</sup> C'est ici qu'apparaît pour la première fois le souhait de Bonhoeffer que l'on revalorise en protestantisme la confession privée.

<sup>11</sup> Toutes les citations qui suivent proviennent de ce chapitre, *Nachfolge* (DBW 4), pp. 297-304 = *Prix de la Grâce*, pp. 245-251.

l'arcane »<sup>12</sup>. Il n'a jamais fait l'objet d'un cours à Finkenwalde. Alors que la réflexion de *Sanctorum communio* tournait autour de la socialité, de l'Eglise et de la tradition (Hébr. 11 et 12), ici, la pensée est entièrement centrée sur la christologie. Bonhoeffer part du passage de Rom. 8, 29 : « Ceux que d'avance il a connus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que celui-ci soit le premier-né d'une multitude de frères (et de sœurs !) ». Il s'agit d'une *morphê*, d'une *Gestalt*, d'une figure à laquelle nous sommes incorporés plutôt que de l'imitation d'une personne historique. Le théologien luthérien procède ici à un renversement :

« L'image jaillit de la vie, du modèle vivant. La forme se façonne d'après la forme. Ou bien c'est une forme imaginaire de Dieu d'après laquelle la forme humaine se modèle, ou bien c'est la forme de Dieu lui-même, véritable et vivante, qui grave la forme de l'être humain pour en faire l'image de Dieu. Il faut qu'ait lieu une transformation, une « métamorphose » (Rom. 12, 2 ; 2 Cor. 3, 18), une modification de la forme, pour que l'humain déchu redevienne l'image de Dieu. La question est de savoir comment cette transformation de l'humain en image de Dieu est possible ».

Autrement dit, ce n'est pas nous qui devons devenir semblables à Dieu, cela nous ne le pouvons pas, mais c'est Dieu qui en Christ devient semblable à nous. « Il faut que Dieu devienne semblable à l'image de l'humain, l'être humain ne pouvant plus devenir semblable à l'image de Dieu ». Le fantasme de devenir semblable à Dieu, de s'identifier à l'idéal humain, au modèle des modèles, ce fantasme est barré en quelque sorte par l'incarnation de Dieu sous une forme *humaine*. C'est le devenir humain de Dieu qui empêche à jamais l'homme de se faire une et des images de Dieu et de prétendre imiter Dieu. L'incarnation signifie le deuil du besoin de l'homme de ressembler à Dieu. Au contraire : « Dieu envoie son Fils – c'est en cela seul que peut consister le secours. Ce n'est pas une idée nouvelle, ce n'est pas une religion meilleure qui pourraient atteindre le but. Un humain vient vers l'être humain ». Il ne s'agit donc pas pour nous de réaliser une quelconque imitation de Jésus, au sens de nous rendre *semblables* au Christ (*Christusähnlichkeit*).

---

<sup>12</sup> Cité in *Nachfolge* (DBW 4) par les éditeurs dans leur commentaire, p. 330.

Pourtant, à la fin du chapitre, Bonhoeffer récupère l'idée du « modèle », en recourant à la notion de *forme humaine*, omniprésente dans ce fragment.

Tout d'abord, Christ devient la mesure de tout visage humain et empêche radicalement que l'on y porte atteinte. « Quiconque s'attaque au moindre d'entre les hommes s'attaque au Christ qui a pris une forme d'homme et a restauré en lui l'image de Dieu pour tous ceux qui portent un visage humain ». Je pense que l'auteur fait allusion ici aux Juifs et à tous les persécutés du Troisième Reich.

En outre, commentant 2 Cor. 3, 18, l'auteur écrit que « la vie de Jésus-Christ n'est pas encore parvenue à son terme sur cette terre. Le Christ continue de la vivre dans la vie de ceux qui lui obéissent ». Ainsi, Christ comme personne corporative nous entraîne-t-il à le suivre, c'est-à-dire concrètement à le prendre comme modèle, Lui seul, et aucun autre Maître terrestre. On a pu dire avec raison que la *Nachfolge* de 1937 fut la réponse christocentrique du théologien luthérien aux événements de 1933. « La seule chose qui nous permette d'être comme il a été, c'est qu'il a été comme nous sommes ». C'est l'humanité de Jésus le Christ qui nous autorise à suivre l'exemple qu'il nous a laissé (1 Pierre 2, 21). Les dernières lignes de *Nachfolge* sont celles-ci : « Celui qui suit la voie de l'obéissance à Jésus est l'imitateur de Dieu <sup>13</sup>. *Devenez donc les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés* (Eph. 5, 1) ». Conclusion remarquable et d'ailleurs paulinienne, dans la mesure où nous sommes appelés non pas à imiter Jésus, mais Celui auquel Jésus se référait, Dieu le Père.

### Troisième texte :

Dans *De la vie communautaire*, Bonhoeffer, sans traiter directement de la notion de « modèle », cite trois fois l'*Imitation* de Thomas à Kempis <sup>14</sup>, qu'il lira encore par ailleurs dans sa cellule de

<sup>13</sup> En allemand : « Der Nachfolger Jesu ist der Nachahmer Gottes ».

<sup>14</sup> *De la vie communautaire* p. 79 (« Nul ne parle avec plus d'assurance que celui qui sait se taire ») ; pp. 94-95 (« La science la plus haute et la plus utile est la connaissance exacte et le mépris de soi-même. Ne rien s'attribuer et penser favorablement des autres, c'est une grande sagesse et une grande perfection ») ; p. 97 (« Ne pense pas avoir fait quelque

(suite de la note à la page suivante)

Tegel en latin. On pourrait dire, en pensant en particulier à la distinction célèbre entre « psychique » et « pneumatique » ou « spirituel », que ce compte rendu de l'expérience de Finkenwalde est une réflexion *critique* sur une bonne ou une fausse relation du maître et de ses élèves dans un Séminaire pastoral et, par extension, dans une communauté chrétienne. L'auteur y développe une véritable déontologie de la relation du maître et de ses disciples. Bonhoeffer se méfiait de son propre ascendant, qui était réel, sur ses élèves/disciples. C'est la raison pour laquelle il ne cesse d'insister sur le fait qu'*entre toi et moi se tient le Christ au titre d'un Tiers*, ce qui empêche la relation d'enseignement d'être une relation « duelle » en miroir. Une identification au maître comme tel est rendue ainsi impossible, puisque le maître suit en réalité un Autre qui n'est pas lui et qu'il ne pourra lui-même jamais comprendre complètement.

On a d'autre part avec *De la vie communautaire* une sorte de Règle de communauté ou, plus exactement, une tentative de réguler le vécu d'une expérience intellectuelle et communautaire intense. Finkenwalde fut un Séminaire, une école pastorale, mais aussi « une école du christianisme » au sens de Kierkegaard, une sorte de communauté monastique laïque. La fascination de Bonhoeffer pour le monachisme en ces années-là est notoire :

« La restauration de l'Eglise viendra sans doute d'une sorte de nouveau monachisme, qui n'aura de commun avec l'ancien que le refus de tout compromis dans une vie à la suite du Christ selon le Sermon sur la montagne. Je crois qu'il est temps de rassembler des gens pour cela »<sup>15</sup>.

---

(suite de la page préc.)

progrès tant que tu ne te croiras pas au-dessous de tous les autres »). Bonhoeffer possédait aussi un exemplaire des *Exercices* d'Ignace de Loyola, mais qu'il a peu consulté semble-t-il (cf. DBW 5, « Commentaire des éditeurs », p. 154, note 46).

<sup>15</sup> Lettre à son frère Karl-Friedrich de Londres le 14.1.1935 (DBW 13, p. 273).

### Quatrième texte :

Comme au commencement de sa vie intellectuelle, Bonhoeffer reprend à Tegel les mêmes pensées sur la notion de « modèle », mais cette fois dans un tout autre contexte et avec des accents différents.

Il faut dire tout d'abord qu'il reste très critique par rapport à un type de modèle *au sens moral*, « exemplaire ». Depuis toujours, Bonhoeffer a insisté sur le fait que les êtres humains et les histoires de l'Ancien comme du Nouveau Testament ne sont pas des « modèles » de morale, mais des témoignages de l'élection et de la promesse divines. Il ne s'agit pas de vivre une vie sainte, mais de mener une vie *humaine*, au plein sens du terme, avec toutes les perplexités et les doutes, voire les impasses, qui sont le lot de notre condition moderne. Peut-être la modernité est-elle justement caractérisée par le fait que les gens ont perdu leurs repères et leurs modèles ? La lettre du 21 juillet 1944 va dans ce sens :

« Je me rappelle une discussion que j'ai eue en Amérique avec un jeune pasteur français, il y a treize ans <sup>16</sup>. Nous nous étions posé tout simplement cette question : « que voulons-nous faire de notre vie ? Il me dit : « J'aimerais être un saint ». (Je crois possible qu'il ait réalisé ce désir). Cela m'impressionna beaucoup alors. Pourtant je répliquai à peu près : « Moi, j'aimerais apprendre à croire ». Pendant longtemps je n'ai pas compris la profondeur du contraste entre ces deux attitudes. J'ai cru pouvoir apprendre à croire tout en essayant de mener une vie sainte en quelque sorte. L'aboutissement de ce chemin a été pour moi certainement la rédaction du *Prix de la Grâce*. Aujourd'hui, je vois clairement les dangers de ce livre, sans cesser pour autant d'y souscrire » <sup>17</sup>.

Il n'empêche que Bonhoeffer revient encore, dans son courrier à Bethge du 3 août 1944, sur cette question du modèle dans le célèbre fragment intitulé *Ebauche d'une étude* :

« L'Eglise n'est l'Eglise que lorsqu'elle existe pour les autres. (...) Elle doit manifester aux êtres humains de toutes les professions ce qu'est une vie avec le Christ, ce que signifie « vivre pour les autres ». (...) Elle ne devra pas sous-estimer l'importance du

---

<sup>16</sup> Jean Lasserre.

<sup>17</sup> *Résistance et Soumission*, p. 372.

« modèle » humain (qui a son origine dans l'humanité de Jésus et qui est si important chez saint Paul). Ce ne sont pas les concepts, mais « l'exemple » qui donne force et poids à ses paroles. (Je parlerai ailleurs du « modèle » dans le Nouveau Testament. Nous avons presque entièrement perdu de vue cette pensée !) »<sup>18</sup>.

Voici ce que me suggère ce fragment :

- a) Le contexte de cette remarque est l'Eglise pour les autres. Le « modèle » (l'auteur met lui-même des guillemets à ce mot !) n'est donc pas important en soi ; cette notion est reliée à l'Autre, qu'il soit chrétien, athée ou qu'il adhère à une autre religion ; c'est l'Autre qui doit grandir grâce à « l'exemple » de mon propre décentrement.
- b) Le « modèle » est fondé théologiquement dans l'humanité de Jésus, comme auparavant dans *Nachfolge*.
- c) Ce ne sont pas les concepts, mais le modèle qui donne sa force à la Parole que l'Eglise prêche. Il ne s'agit pas d'imitation, mais d'incorporation, de visibilité, de témoignage. Le « modèle » a pour fonction d'aider les autres à croire, de les guider critiquement dans un monde devenu a-religieux. La foi est portée et transmise par des témoins concrets, par toi et moi, non par des idées en soi. *Il faut donc que je retrouve l'estime de moi-même comme témoin*. Je dois certes m'effacer devant le Christ vers lequel j'essaye de conduire autrui, mais également assumer pleinement le rôle qui est le mien. Rien ne serait plus dommageable pour moi comme pour mon prochain de faire *comme si* je n'étais pas moi-même, à ma façon, un père, un maître, un pasteur.
- d) Ajoutons encore une chose qui concerne notre sujet. À strictement parler, c'est seulement après la mort du maître<sup>19</sup> que l'on peut parler de « disciples ». En effet, alors que durant la vie terrestre du maître, il était entouré d'élèves et d'amis, après sa mort violente, ceux-ci deviennent véritablement des *disciples*. Ils mettent alors par écrit l'enseignement du maître, ses cours, ses

---

<sup>18</sup> *Résistance et Soumission*, pp. 390-391 (DBW 8, pp. 560-561).

<sup>19</sup> Cf. Ferdinand SCHLINGENSIEPEN, « Der Tod des Lehrers », in *Konsequenzen. D. Bonhoeffers Kirchenverständnis heute*, Munich, Kaiser, 1980 (IBF 3), pp. 223-243.

lettres, ses entretiens oraux. Ils deviennent des scribes racontant le martyre du Maître avec un grand « M ». Ils développent ce que l'on peut dès lors appeler une école de pensée et de vie. Le rapport d'enseignement devient une allégeance. C'est ce qui est arrivé à Eberhard et Renate Bethge.

## II. AMBIGUÏTES DE LA NOTION DE MODELE

Mais ce que nous venons de dire va nous amener à nous poser des questions : en définitive, tout cela n'est-il pas très ambigu ? Bonhoeffer *lui-même* n'est-il pas devenu *pour nous* un modèle plus ou moins fantasmatique ? Alors que les disciples directs, tel Bethge, Dudzus, Zimmermann et les autres, connaissaient encore ses défauts et en riaient, les disciples de seconde main ne tendent-ils pas à en faire l'image même du théologien idéal et parfait ? Le maître se transformerait alors en gourou, voire en idole. De plus, c'est au moment où les élèves-disciples entreprennent d'idéaliser leur maître qu'ils se mettent à se jalouser mutuellement. La lutte des petits chefs pour la juste interprétation de l'héritage a commencé.

Ce sont ces dangers que je vais examiner maintenant en trois paragraphes : la tentation de la domination de la part du chef ; la naissance de la rivalité chez les disciples ; la distinction nécessaire entre l'imitation et l'inspiration.

### 1. La tentation de la domination

Dans son livre, *Wir nannten ihn Bruder Bonhoeffer*, au demeurant intéressant pour mon sujet dans la mesure où il analyse « l'influence qu'a eue Bonhoeffer sur les autres », Zimmermann dit ceci à propos de la période de Finkenwalde (et je cite ce témoignage pour vous amuser un peu !) :

« Bonhoeffer pouvait œuvrer sans arrêt ; il travaillait rapidement et intensivement et faisait en trois heures ce que d'autres accomplissaient en plusieurs jours. Il ne perdait pas volontiers au jeu ou à un concours. Il portait continuellement avec lui des médicaments et autres pommades. Il ne tenait pas les somnifères pour malsains. De sorte qu'il faisait l'effet d'être presque

un *surhomme*. Il le savait d'ailleurs et faisait tout son possible pour casser *cette image* en étant très proche des séminaristes. Il voulait être père de famille, professeur, éducateur et camarade en une seule personne. Tous les candidats étaient enthousiasmés par lui »<sup>20</sup>.

Description plutôt inquiétante ! On comprend mieux à partir de là pourquoi Bonhoeffer, au début de la *Vie communautaire*, insiste tant sur le refus de tout rapport fusionnel avec autrui. Le modèle n'est pas le maître ou le chef, mais le Christ. Le maître n'a pas à dominer ; il doit servir.

Au sujet de la différence à observer, dans la relation maître et élèves/disciples, entre un rapport de confiance et de persuasion et un rapport de domination, entre le modèle et le chef, je me permets ici d'évoquer le philosophe et éthicien allemand Max Scheler (1874-1928), un auteur que Bonhoeffer cite à plusieurs reprises dans *Sanctorum communio* et dans *l'Éthique*. En effet, un écrit provenant de l'œuvre posthume de Scheler fut publié précisément en 1933 et s'intitulait : *Vorbilder und Führer*<sup>21</sup>. Scheler y oppose la figure du chef à celle du modèle. Trois éléments les distinguent :

- a) Le rapport au chef est un rapport conscient, alors que le rapport au modèle est inconscient ;
- b) Le chef est réel, le modèle est idéal ;
- c) le chef relève de la sociologie, alors que le modèle est lié à une *valeur*. Cette notion de valeur est décisive pour Scheler. Ainsi pourra-t-il écrire : « Voilà pourquoi nous emploierons désormais le mot « chef » sans lui donner une idée quelconque de valeur. Le chef peut être un libérateur, il peut être aussi un démagogue sans conscience. Le chef peut, dans l'ordre des valeurs, exercer une

---

<sup>20</sup> Wolf-Dieter ZIMMERMANN, *Wir nannten ihn Bruder Bonhoeffer*, Berlin, Wichern-Verlag, 1995, p. 76.

<sup>21</sup> L'œuvre de Max Scheler fut interdite en Allemagne par le National-socialisme de 1933 à 1945. Ce texte figure dans la 1<sup>e</sup> éd. des *Schriften aus dem Nachlass*, Bd. 1, *Zur Ethik und Erkenntnislehre*, Berlin, 1933 ; cf. 2<sup>e</sup> éd., Francke Verlag, Berne, 1957 (*Gesammelte Werke*, Bd. 10), pp. 255-344. Je cite d'après la traduction française : *Le saint, le génie, le héros*, Paris, Fribourg, Egloff, 1944. Sur les écrits de Scheler, cf. Manfred S. FRINGS, « L'état des travaux dans l'édition des *Gesammelte Werke* de Max Scheler », *Revue de théologie et de philosophie* 117, 1985/IV, pp. 285-292 (avec une liste des ouvrages de l'auteur traduits en français).

influence positive comme il peut exercer une influence négative, être un four-voyeur (*Ver-führer*), il peut être à la tête d'une association pieuse ou d'une bande de voleurs : en tant qu'il ne veut qu'exercer un commandement et qu'il a sous ses ordres des subordonnés quels qu'ils soient, il est, au sens proprement sociologique, du mot, un « chef »<sup>22</sup>.

Or ce jeu de mots sur *Führer* / *Ver-führer* se retrouve au même moment, le 1<sup>er</sup> février 1933, dans une intervention de Bonhoeffer à la radio, qui sera d'ailleurs censurée peut-être déjà par les services de Goebbels<sup>23</sup>. Il est peu probable que Bonhoeffer se soit directement inspiré de Scheler à ce sujet, mais il est certain que le problème de l'allégeance, en particulier de la jeunesse, à un « chef » préoccupait tous les esprits opposés au national-socialisme.

Pour Scheler, le modèle n'est pas « physique », fonctionnel, comme le chef, mais le représentant à un degré éminent d'un type de valeur donné. Son influence sociale s'exerce, non par mode de commandement, mais par mode d'exemplarité. Alors que le chef brigue le pouvoir et l'obtient souvent par la force, le modèle exerce son influence par son autorité et en appelle toujours à des valeurs. Le problème de fond qu'a posé Scheler (et qui nous préoccupe au plus haut point aujourd'hui tant en politique qu'en ecclésiologie) est celui de la relation entre l'autorité et le pouvoir, la valeur et la force, qu'il faut distinguer *et* relier. Si le chef entreprend une action extérieure, dans l'histoire, le modèle (le maître dont l'œuvre « fait autorité ») exerce une influence plus profonde, psychique, idéale, dans l'inconscient individuel et collectif. D'où son ambiguïté même.

À mon avis vivons, cette relation aliénée au « modèle », que l'on confond avec celle du chef, va être de plus en plus grave. Il faut s'y préparer non seulement pour la critiquer chez les autres (l'idolâtrie papale actuelle !), mais pour la débusquer autour de nous et en nous. Voyez les sectes et leurs dérives parfois sanglantes. Le leader fascine et éblouit, il ne se contente pas de convaincre et de persuader par des arguments rationnels et universellement falsifiables. On n'est plus dans une relation de discussion et de conversation, mais dans une relation d'éblouissement. Le leader s'autonomise, il devient lui-même la Loi. Il ne se réfère plus à une

---

<sup>22</sup> *Op. cit.*, pp. 39-40.

<sup>23</sup> DBW 12, p. 257.

éthique, à une échelle de valeurs, à un contenu qui ne sont pas lui. Il est ce qu'il est. Le maître est devenu un gourou. Le pasteur un imposteur. Le professeur un esprit fort.

C'est, me semble-t-il, contre *cette* confusion des valeurs et contre ce passage subtil ou grossier de la persuasion à la domination que le Jésus de Matthieu s'élève :

« Pour vous, ne vous faites pas appeler « Maître » : car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la terre votre « Père » : car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler « Docteurs » : car vous n'avez qu'un seul Docteur, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur ; quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé » (Mat. 23, 8-12).

## 2. La rivalité des disciples

René Girard, on le sait, a analysé avec profondeur les conflits rivalitaires nés du désir mimétique. Dans son dernier livre, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*<sup>24</sup>, Girard part du 10<sup>e</sup> commandement sur l'interdit de la convoitise. Certes, je convoite tout ce qui est à mon prochain. Mais ce que ce commandement interdit en réalité n'est pas une action, mais un désir. Car ce que je désire en fait, ce n'est pas tel ou tel objet, mais c'est un autre sujet désirant dont je convoite *tout ce qui est à lui*. Dans la formulation de l'interdit, le prochain doit supplanter les objets, car, écrit Girard, « le prochain est le modèle de nos désirs. C'est ce que j'appelle le désir mimétique »<sup>25</sup>. La violence vient du conflit entre les rivaux qui désirent ce que l'autre désire, dans une spirale sans fin. Or « Jésus ne parle jamais en termes d'interdits, mais toujours en termes de modèles et d'imitation ». Il veut nous arracher à la puissance des rivalités mimétiques et nous invite à suivre non pas notre désir, mais son désir à lui Jésus d'imiter un Autre que lui-même.

« Sur quoi exactement l'imitation de Jésus-Christ doit-elle porter ? Ce ne peut pas être sur ses façons d'être ou ses habitudes personnelles : il n'est jamais question de cela dans les Evangiles.

---

<sup>24</sup> Paris, Grasset, 1999, en particulier le chapitre 1 : « Il faut que le scandale arrive », pp. 23-39.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 27.

Jésus ne propose pas non plus une règle de vie ascétique au sens de Thomas à Kempis et de sa célèbre *Imitation de Jésus-Christ*, si admirable que soit cet ouvrage. Ce que Jésus nous invite à imiter c'est son propre désir, c'est l'élan qui le dirige lui, Jésus, vers le but qu'il s'est fixé : ressembler le plus possible à Dieu le Père »<sup>26</sup>.

Jésus, autrement dit, nous invite à imiter sa propre imitation. Il se comporte à l'inverse de nos gourous modernes : « Chacun d'eux demande à ses disciples d'imiter en lui le grand homme qui n'imité personne. Jésus, tout au contraire, nous invite à faire ce qu'il fait lui-même, à devenir tout comme lui un imitateur de Dieu le Père »<sup>27</sup>. Il s'agit en définitive d'imiter le désintéressement divin, ce qui seul nous empêchera de retomber dans la rivalité.

En prolongeant cette ligne de pensée pour notre sujet, nous pourrions dire que les disciples, en se jalousant les uns les autres (« Lequel d'entre nous est le plus grand ? »), ne font que se regarder, alors qu'ils feraient mieux de regarder, de suivre Jésus. Obnubilés par la lutte interne pour le pouvoir, ils ne sont plus à proprement parler des « suiveurs » marchant derrière le Maître, mais des petits chefs. Il y a, me semble-t-il, deux formes de cette dérive. La première intervient lorsque je cherche à me substituer au Maître, lorsque j'en ai assez d'être un petit disciple de rien du tout et que je rêve d'être moi-même un maître. C'est alors que je déclenche la compétition à mort, car le rival va faire exactement la même chose. La seconde forme de cette dérive peut être à l'inverse que je me fais tout petit, que je fais comme si je n'existais pas et que l'autre ne me voulait pas tel que je suis. Telles sont les deux faces d'une même médaille : soit je cherche à être moi-même le Maître, à prendre sa place ; soit j'imagine que le Maître veut ma mort, alors que son désir est que je grandisse. Ce sont ces deux attitudes qui déclenchent le conflit rivalitaire entre disciples. Pour en sortir, il s'agit de marcher sur les traces de l'Autre qui est devant moi et qui est Lui « le plus grand », « Celui dont je ne puis rien concevoir de plus grand ».

---

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 32.

<sup>27</sup> *Op. cit.*, p. 33.

### 3. La distinction entre l'imitation et la « suivance »<sup>28</sup>

À mon avis, la distinction entre une imitation servile et une « suivance » créatrice porte sur deux points essentiels :

- a) Tandis que l'*imitatio* refuse au fond la *distance historique* entre le « modèle » et nous, et abolit à la limite toute idée de temporalité (on confond alors le temps de Barth ou de Bonhoeffer avec le nôtre), la *Nachfolge* dit bien ce qu'elle veut dire : *nach-folgen*, venir à la suite de, se placer (librement) derrière quelqu'un, *suivre ses traces*. 1 Pierre 2,21 : *ut sequamini vestigia eius*. Il faut suivre l'Ancien dans le sable ou la neige et retrouver les traces de ses pas si on les a perdues dans la tempête ou le brouillard. Car nous n'avons justement plus que *des traces*, nous ne sommes plus dans la vision face à face, la vision immédiate. Nous entrons dans un système de renvois, d'analogies, de correspondances. Nous devons jouer sur les analogies des situations et respecter à la fois le semblable et le différent. Nous devenons donc disciples, c'est-à-dire *herméneutes*, livrés à la tâche infinie de l'interprétation sous notre propre responsabilité.
- b) Dans ce sens, je pense que paradoxalement le modèle en tant qu'inspiration renforce la responsabilité, mais aussi la *liberté* des disciples. Le poids est transféré du maître aux disciples, qui doivent s'autonomiser pour mieux servir. Il y a un certain danger dans le mot français « modèle », car il ne faudrait pas que les disciples *se modèlent* sur l'exemple de leur maître, recevoir les stigmates comme saint François d'Assise, etc. À cet égard, la traduction de Segond de Phil. 2, 5 : « Ayez en vous les (mêmes) sentiments qui étaient en Jésus-Christ » a fait pas mal de dégâts dans ma génération (il s'agit ici d'un *comportement* éthique, non d'une identification mimétique au modèle). Au contraire, le modèle *qui inspire et active* est celui qui fait de nous non des

---

<sup>28</sup> Max Scheler d'ailleurs, dans de belles pages du livre que je citais plus haut, a mis en évidence la distinction nécessaire entre *Nachahmung*, imitation machinale et servile, et *Nachfolge*, suivance librement consentie « du centre même spirituel de la vie » du modèle, *Op. cit.*, pp.70-71 ; 93 ; 99-100 en particulier.

« petits clones » ou des « photocopies »<sup>29</sup>, des copies conformes (et conformistes), mais des hommes et des femmes libres. Cet écart avec le modèle est justement une chance et nous donne l'occasion de grandir nous-mêmes.

### III. FORCES DU MODELE

C'est le moment de revenir au chapitre 11 de l'épître aux Hébreux, à « la nuée des témoins » que nous évoquions au début et en particulier à Hébr. 13,7 :

« *Souvenez-vous de vos maîtres*<sup>30</sup>, *qui vous ont annoncé la parole de Dieu ; considérez comment leur vie s'est terminée et imitez leur foi* ».

Remarquons qu'il ne s'agit pas de les imiter eux, mais d'imiter *leur foi* ! Faire mémoire des grands témoins qui nous inspirent encore aujourd'hui, c'est accepter de se faire aider dans sa foi (ce qui est sans doute le commencement de la sagesse).

#### 1. La loi de l'exemplarité dans la transmission de la foi

Les théologiens protestants s'occupent rarement, et si oui avec un certain embarras, de la tradition, du culte et de la liturgie. Or la foi ne vient pas de nulle part ; elle *a été* vécue bien avant mon propre acte de foi. Il y a une précedence, une tradition de la foi. « Moi, voici ce que j'ai reçu du Seigneur, et ce que je vous ai transmis... » Cette continuité de la foi, d'un *tradere* est sans doute mieux assurée depuis toujours par les Juifs que par les chrétiens

---

<sup>29</sup> Selon l'expression de mon collègue Félix MOSER lors d'une séance de séminaire sur Phil. 2 à Genève au semestre dernier, où, à propos de la notion de « modèle », il distinguait imitation et inspiration.

<sup>30</sup> Du grec *higoumenoi* = higoumènes : les dirigeants des monastères dans l'Eglise orthodoxe grecque. Le mot inclut donc une réalité plus vaste que le simple enseignement ou le gouvernement (« vos dirigeants »), à savoir celle de modèle de vie.

(sans parler des protestants) grâce à une fidélité créatrice aux *rishonim*, aux précurseurs <sup>31</sup>.

Or beaucoup plus qu'un savoir, ce qui est requis aujourd'hui est un savoir-être, et, je n'hésite pas à le dire, un *savoir-faire*. Alors que je me trouvais il y a quelques mois en compagnie d'un moine bénédictin, je lui demandai : « mais comment faites-vous pour enseigner et apprendre les gestes de la célébration liturgique ? », il me répondit : « en regardant le prêtre célébrer, puis en l'imitant » !

On peut aussi évoquer l'expérience des moines du désert d'Égypte (consignée dans les *Apophthegmes des Pères*), qui visaient à enseigner plus par l'exemple que par la parole. Le disciple, qui servait un maître en son ermitage, y était invité à l'imiter plutôt qu'à l'écouter <sup>32</sup>. On racontait l'histoire suivante : « Un frère demande à l'*abba* Sisoès : « Dis-moi une parole ! », et Sisoès répond : « Pourquoi me forces-tu à parler vainement ? *Regarde et fais ce que tu vois !* » <sup>33</sup>. On pourrait bien sûr rappeler aussi la haute figure du *starets* russe, avant tout modèle et inspirateur plus que législateur. De toute manière, c'est dans le monachisme que la relation maître-disciples prend une importance plus grande qu'ailleurs.

Or ne sommes-nous pas en déficit par rapport à toute l'importance, pédagogique et religieuse, du regard, de la posture corporelle, de la voix ? Où se fait pratiquement et théologiquement l'*apprentissage* gestuel, cultuel et priant des pasteurs ? Comment apprendre à prier ? Comment apprendre à lire la Bible ? Telles étaient les questions qui hantaient Bonhoeffer. Et c'est bien pourquoi il affectionnait le terme *exercitium*, « exercice », au sens sportif et spirituel tout ensemble, sans quoi il n'y a pas d'apprentissage d'une vie de foi. Celle-ci *s'apprend*. Or comment s'apprend-t-elle, sinon dans le cadre d'une relation *sui generis* entre un maître et ses élèves/disciples ? Si la relation d'enseignement à

---

<sup>31</sup> Cf. l'article de Maurice-Ruben HAYOUN, « Du Talmud à Leo Baeck », in Meslin, éd., *op. cit.*, pp. 127-142 ; cf. aussi Pierre LENHARDT, « Voies de la continuité juive. Aspects de la relation maître-disciple d'après la littérature rabbinique ancienne », *Recherches de science religieuse* 66/4, 1978, pp. 489-516.

<sup>32</sup> Cf. l'article dû à Antoine GUILLAUMONT, « L'enseignement spirituel des moines d'Égypte : la formation d'une tradition », in Meslin, éd., *op. cit.*, pp. 143-154.

<sup>33</sup> *Art. cit.*, p. 146.

proprement parler porte sur des objets, des problèmes, des textes, un autre type de relation s'y greffe parfois, certes pas toujours et pas obligatoirement, plus difficile à cerner et qui est de l'ordre de l'existence<sup>34</sup>. S'il ne faut pas confondre les plans et tout mélanger en se trompant de rôles (apprendre la grammaire hébraïque est une chose, s'attacher à son maître d'hébreu en est une autre), il n'existe pas moins entre ces deux types de relations des liens difficiles à démêler.

De toute manière, la relation maître-disciples ne relève ni des classes sociales, ni du rapport maître-esclave, ni du savoir ou de la compétence, mais, comme le dit la Règle de saint Benoît, de la « dignité » intrinsèque du maître, de sa valeur, de la *confiance* qu'il inspire. On revient ainsi au problème de l'autorité.

## 2. La relation maître-disciple est un duel

Mais la relation dont nous nous occupons est une relation éminemment *critique*, un duel d'un genre particulier. Ce duel a valeur éminemment éducative. L'élève, peu à peu, se libère de l'influence directe du maître et parvient à être autonome. Il s'émancipe et devient lui-même. Il en vient à contredire son maître, se révolte peut-être contre lui et quitte son école. Puis, le disciple étant devenu lui-même, il peut *reconnaître* son maître, mais à sa juste place, à celle qui fut la sienne *in suo tempore*. L'élève ne confond plus alors les temps et les moments (on le fait quand on *s'identifie* au maître-modèle), mais il acquiert sa liberté de pensée et de vie dans sa temporalité *propre*.

La possibilité de l'interprétation est alors donnée. Le rapport avec le maître n'est plus un rapport d'envie, de compétition, mais de gratitude. On est passé de la reconnaissance à la joie d'appartenir.

Aussi pouvons-nous être assez libres pour être redevables envers nos maîtres de tout ce qu'ils nous ont apporté, y compris D. Bonhoeffer. Le rapport de filiation, au sens d'une participation

---

<sup>34</sup> Aussi Suzanne SIAUVE a-t-elle raison de distinguer ici trois niveaux : le maître comme enseignant, le maître comme guide d'expérience et le maître comme médiateur, canal de l'action divine, cf. sa contribution : « Le guru dans la tradition indoue » dans l'ouvrage collectif *Le maître spirituel*, Paris, Cerf (Foi Vivante 198), 1980, pp. 43-54.

créatrice, est beaucoup plus central que le faux rapport d'imitation. L'empreinte de tel ou tel maître nous a « marqués ». Selon cette optique, nos maîtres ne sont plus des « modèles » plus ou moins fantasmatiques, mais des précurseurs, proches ou lointains, dans la chaîne de la tradition et de l'interprétation. Si nous avons besoin de modèles pour avancer, il faut savoir également s'en passer à l'âge adulte. C'est l'ultime paradoxe de notre problème.

### 3. Valeur formatrice du « modèle »

Mais même au sein d'un monde devenu adulte, la question de la transmission demeure et devient même plus nécessaire que jamais. L'allemand *Vorbild*, qui veut dire aussi « préparation », « éducation », « symbole », a mieux gardé que le français cette nuance pédagogique<sup>35</sup>. Le modèle n'a qu'une valeur symbolique et provisoire sur le long chemin vers soi-même. J'aimerais relever deux aspects encore à cet égard.

Tout d'abord, n'oublions pas que dans le duel dont j'ai parlé la rencontre est toujours orale, car la relation maître-disciples relève de la parole vive. On ne pourra jamais remplacer ce dialogue spécifique et ce rapport si particulier de filiation fondé sur *l'oralité* et la proximité du *corps*. Tant que l'on reste dans la technique, par exemple l'apprentissage des langues ou de l'exégèse, un « enseignement à distance » est possible, mais dès que l'on pénètre dans le domaine de la transmission vivante l'oralité est indispensable. Car, comme le dit Claude Geffré, nous redécouvrons « l'importance des maîtres, non pas des enseignants ou des répétiteurs, mais des maîtres qui nous apprennent ce qui ne s'apprend pas »<sup>36</sup>.

L'autre valeur formatrice que j'aimerais souligner porte sur la pluralité des disciples et donc sur la diversité, voire le conflit des interprétations. C'est à dessein en effet que j'ai toujours parlé, après Michel Meslin, de la relation maître et *disciples*, au pluriel. Dans toute école de pensée, il se trouve plusieurs voies interprétatives. Il y a le Socrate de Platon, mais aussi celui de Xénophon ainsi que celui d'Aristophane. Il y a le Jésus de Matthieu, de Marc, de Luc, de

<sup>35</sup> Je pense au dérivé *Vorbildung*, « éducation préparatoire ».

<sup>36</sup> Dans sa conclusion au livre collectif édité par MESLIN, *op. cit.*, p. 227.

la source des Logia, de Paul. Il y a le Bonhoeffer nuancé de Bethge, mais il y a (ou plutôt il y avait !) aussi le Bonhoeffer de la mort de Dieu, celui du monde adulte, celui des piétistes. La « suivance » nous introduit ainsi au débat herméneutique. Le seul et unique Modèle n'existe pas, il n'y a plus que des figures, qui le comprennent à leur manière, parmi lesquelles je dois choisir à mes risques et périls. Or justement je ne suis pas seul dans ces choix, mais me trouve guidé par un maître. C'est cette relation unique qui régule l'interprétation et lui donne ses règles en maintenant chez les disciples un rapport vivant à l'Origine qui échappe elle-même à toute maîtrise.

**Commandez,  
Achetez,  
Lisez  
Faites lire**

# **Les Actes des États généraux du culte protestant**

Plus de 100 pages  
F.S. 15.- F.F. 60.-

à commander auprès de l'IRP :

**Institut Romand de Pastorale  
UNIL, BFSH 2  
CH-1015 Lausanne Suisse  
Téléphone : 021 692 27 39  
Télécopie : 021 692 27 05  
Courriel : Olivier.Bauer@irp.unil.ch  
Commande en ligne :  
[www.unil.ch/irp/](http://www.unil.ch/irp/)**

Parution : octobre 2000

## UN JOUR TRES PARTICULIER

### L'HISTOIRE DU PASTEUR JULIUS VON JAN ET DE SA PREDICATION CONTRE LES POGROMS NAZIS. UN RECIT INSTRUCTIF <sup>1</sup>

Klaus HARPPRECHT

C'était un homme silencieux, modeste et amical. Rien n'indiquait que son destin devait se distinguer un jour de la routine d'un pasteur de campagne souabe. Il fut marqué, comme la plupart de ses confrères pasteurs, par les idées nationalistes de l'époque. Tout jeune, il avait servi pendant la première guerre mondiale, il avait été blessé et avait été fait prisonnier par les Anglais. Il avait accueilli favorablement les corrections apportées au traité de Versailles. En gros, il approuvait le nouvel ordre public qui avait fait son apparition en Allemagne avec le *Troisième Reich* : les chômeurs disparaissaient de la rue et un nouveau sens de la communauté régnait. Il aurait préféré que le régime s'abstienne d'entrer en conflit avec les Églises en formant ce que l'on a appelé les *Chrétiens allemands*, que présida l'évêque du *Reich* Müller, provoquant l'opposition de l'Église confessante. Dès le début, Julius von Jan se sentit proche de l'Église confessante. Il avait pris pour modèle le pasteur Niemöller, le « prisonnier personnel du Führer », qui se trouvait au camp de concentration de Sachsenhangen.

---

<sup>1</sup> Traduction française par Claudia ROJAS d'un article du journal *Die Zeit*, 4 novembre 1999, p. 55.

À cette époque, Julius von Jan était encore en fonction à Bretten, un village dans le Kochertal, où, comme il témoignera plus tard, il s'était déjà fait remarquer par la Gestapo. Avant le passage de la Gestapo à la Schwäbische Alb, près du Neckartal, « il accomplissait volontiers son ministère », écrira-t-il plus tard « comme témoin de Jésus-Christ au milieu du monde et en contradiction avec ce monde, qui voyait en Hitler le messie allemand ».

La vie dans le village de Oberlenningen poursuivait son cours. Les paysans semaient et récoltaient, les travailleurs de l'usine de papier avaient de quoi vivre. La principale famille du village, propriétaire de l'usine, qui ne venait que rarement à l'Église, traitait le pasteur avec bienveillance comme c'était la coutume depuis toujours.

Le pasteur von Jan n'était pas un prédicateur passionnant. Il avait fait de sages études dans les séminaires idylliques des monastères de Maulbronn et de Blaubeuren et, après la Première Guerre, au *Stift* de Tübingen, ces pépinières du génie souabe. Ses études furent couronnées d'un succès moyen. Ce furent des années dont il écrivit lui-même qu'elles étaient remplies « d'amitié et d'un noble enthousiasme ». Il excellait à la cure d'âme. Sa paroisse était bien disposée envers lui.

On ne pouvait en aucune manière prévoir que ce serait lui qui, un jour, devrait dire à sa paroisse toute l'amère vérité de la terreur qui fit rage en Allemagne le 9 novembre 1938, lors de la nuit dite « de cristal » (*Reichskristallnacht*).

Le village d'Oberlenningen n'avait pas été touché. Même les chefs-lieux de districts, Nürtingen et Kirchheim-unter-Teck, n'avaient pas connu de pogroms. Mais Julius von Jan savait exactement ce qui se passait dans son pays. Le réseau d'information de l'Église confessante fonctionnait bien. Pendant la semaine qui précéda la Journée de repentance et de prière (*Buss-und-Betttag*) des Églises évangéliques en Allemagne, il demanda conseil à son ami le pasteur Otto Mörrike, qui avait été plus d'une fois en conflit avec le régime. Il prépara le texte de sa prédication qui devait être placée sous le signe de la parole du prophète Jérémie : « Oh mon pays, mon pays, écoute la parole du Seigneur » (Jérémie 22, 29).

Il eut de la peine à trouver les paroles justes. Il se demanda certainement si c'était à lui, le petit pasteur de campagne, d'appeler le peuple à la repentance. Ses doutes ont dû l'accompagner jusqu'à la sacristie, où, accompagné de sa femme, de son ami Mörrike et d'un

fidèle de l'Église, il essaya de se recueillir avant son culte. Le bruit avait apparemment couru dans le village que le pasteur voulait prononcer une prédication particulière. Les bancs de l'Église étaient remplis, jusqu'à la dernière place. On raconta plus tard que le pasteur était blanc comme un linge quand il se présenta devant l'assemblée. Mais une fois en chaire, sa voix fut ferme et claire.

Ce jour-là, dans toutes les Églises évangéliques d'Allemagne, on ne parla que par allusion. L'Église dans son ensemble resta muette. Pas de protestation. Pas de parole pastorale des évêques. Mais dans la vallée de Lenningen, au pied de la Schwäbische Alb, un modeste pasteur regarda la vérité en face et prophétisa : « Nous, les chrétiens, nous voyons comment l'injustice pèse sur notre peuple devant Dieu ; cette injustice provoquera la punition de l'Allemagne. Car il est écrit : « Ne vous faites pas d'illusion : on ne se moque pas de Dieu ». Il termina par ces mots : « Je l'ai dit devant Dieu et en son nom. Que le monde nous fasse maintenant ce qu'il veut ».

Julius von Jan signifiait par là qu'il s'était préparé aux représailles du régime.

Neuf jours plus tard, il trouva sa cure couverte d'affiches qui le traitait de « valet des Juifs » (*Judenknecht*). Un jour, alors qu'il dirigeait une étude biblique à Schopfloch, le village voisin, les S. A. vinrent le chercher en voiture. On le ramena à Oberlenningen, où une centaine de S. A., amenés en camion de Nürtingen et de Kirchheim-unter-Teck, s'étaient attroupés autour de la cure. Le pasteur von Jan ne reconnaissait personne du village parmi eux.

Les hommes vociféraient « traître à la nation » (*Volksverräter*) et « valet des Juifs » (*Judenknecht*). Ils le frappèrent au visage. Il bascula. L'un des sbires le saisit par la cravate et essaya de l'étrangler. Sa redingote se déchira. On le poussait. On lui crachait dessus. On le frappait avec des bâtons, avec une baguette d'acier. Le sang lui coulait sur le visage. Des cris : « Tuez-le, ce valet des Juifs ! Pendez-le, ce traître à la nation ». Il pria : « Seigneur, reste avec moi. »

Enfin, le gendarme du village se faufila dans la foule. « Arrêtez, cria-t-il, c'est assez maintenant. »

On poussa le pasteur à moitié inconscient sur le toit de la remise, dominée par la cure et le temple. Ses jambes pendaient sur le bord du toit. On le frappa sur les tibias. La douleur lui fit reprendre conscience. On appela un médecin. On descendit von Jan du toit. Il regagna la mairie tant bien que mal. On le coucha sur une rangée de chaises. Un médecin qui se trouvait par hasard parmi les S. A.

l'ausculta superficiellement. Il lui ordonna de se lever. Le pasteur se releva lentement. Quand il fut debout, un des hommes le frappa au visage : « Pour l'évanouissement simulé. » Il s'approcha de la fenêtre et cria : « Le cureton ne meurt pas. Il a seulement fait semblant ». Ensuite, deux policiers arrivèrent et l'emmenèrent en détention préventive. On essuya le sang de son visage. On le conduisit à la prison de Kirchenheim. Il y resta de longs mois.

On dit qu'après cette nuit de pogrom un silence de plomb régna dans le village. Mais un matin, un petit groupe de femmes et même quelques hommes se réunirent pour passer devant la prison de Kirchheim. Ils voulaient chanter des chorals pour le pasteur, pour fortifier son âme : un rare signe de solidarité en ce temps-là. On les dispersa et on les renvoya chez eux.

Le pasteur fut cependant transféré à la prison de Stuttgart, où personne ne pourrait lui manifester la moindre sympathie. Il n'y a aucun doute que la longue détention préventive lui épargnât le camp de concentration. La direction de l'Église choisit la prudence. On tenta de le convaincre de se rétracter partiellement. Von Jan s'y refusa. Un quart de son salaire fut retenu puisqu'il ne pouvait pas remplir sa tâche pastorale. Le fonctionnaire responsable, plein de tact, ajouta que la décision ne devait être annoncée à Madame von Jan qu'après Noël.

Au milieu d'avril 1939, parut un décret étrange : Julius von Jan fut expulsé du Land de Wurtemberg et de Hohenzollern. L'Église bavaroise lui offrit refuge. Il prêcha à Ortenburg près de Passau – jusqu'à ce que le 15 novembre 1939, il soit condamné à 16 mois de prison, et cela deux mois et demi après le début de la guerre. La présidence du tribunal était assumée par le président du sénat Cuhorst, un juge sévère, de tendance nationaliste. Jan essaya de se défendre courageusement en disant qu'il s'était contenté de suivre les dix commandements.

Jan purgea 5 mois de sa peine dans la prison de Landsberg am Lech, celle-là même où Hitler avait autrefois séjourné dans des conditions confortables. Il y avait dicté son fameux livre *Mein Kampf*. Cette peine préserva von Jan du camp de concentration. Von Jan fut libéré avant terme, il exerça pendant trois ans son ministère en Bavière jusqu'en juin 1943 ; il fut alors dégradé et mobilisé par la Wehrmacht. Il survécut à son engagement sur le front de l'Est, en Hongrie et dans la Steiermark, fut rapidement libéré d'une brève captivité par les Américains et put retourner en septembre 1945 dans son village natal d'Oberlenningen. En juillet

1949, il changea d'affectation pour reprendre la paroisse détruite de Stuttgart-Zuffenhausen, dont il reconstruisit le temple ; conséquence de sa captivité et de la guerre, il fut atteint d'une embolie des reins et eut un infarctus ; il s'installa dans l'ancienne communauté des Frères Moraves de Korntal. Il mourut en 1964, âgé de 67 ans.

Le responsable du district de Nürtingen qui avait organisé le pogrom contre le pasteur von Jan, maître d'école de formation, put reprendre son métier. On dit que l'évêque du Württemberg Theophil Wurm, regretta amèrement jusqu'à sa mort de ne pas s'être élevé, contrairement au pasteur von Jan, contre la terreur de la « Nuit de Cristal » (*Reichsbrandnacht*).

# « OH MON PAYS, ECOUTE LA PAROLE DU SEIGNEUR ! »

(JEREMIE 22, 2-9)

TEXTE INTEGRAL DE LA PREDICATION POUR LE JOUR  
DE REPENTANCE DU 16 NOVEMBRE 1938, AU TEMPLE  
VILLAGEOIS DE OBERLENNINGEN <sup>2</sup>

Julius von JAN

Chers paroissiens et paroissiennes !

Le prophète crie : « Oh pays, mon pays, écoute la Parole du Seigneur ! » À l'écoute de cette petite phrase, nous ne comprenons pas quelles graves luttes et quelle misère ont amené Jérémie à pousser ce cri. Il appartient à un peuple auquel Dieu s'est révélé tout au long d'une longue histoire comme père et rédempteur, comme celui qui guide et aide, plein de force, de grâce et de gloire. Ce peuple d'Israël, et surtout ses rois et princes avaient piétiné la loi de Dieu. Jérémie a mené un combat acharné contre toute cette injustice, au nom de Dieu et de la justice. Depuis presque trente ans il prêche au peuple la parole du Seigneur. Il contredit la prédication des menteurs qui annoncent que le salut et la victoire viennent de l'enthousiasme national. Mais il ne parvient pas à se faire entendre. Il devient de plus en plus solitaire, ce fidèle homme de Dieu. Arrive enfin la grande heure où Dieu appelle son prophète : « Descends dans la maison du roi et dis-lui ces mots » (Jérémie 22, 2-9). Mais le roi s'endurcit contre la parole de Dieu et l'ennemi l'emmène en captivité ; son successeur poursuit le prophète et meurt au terme d'un règne très court ; et le troisième roi tient la barre trois mois seulement avant de tomber entre les mains des Babyloniens ! C'est

---

<sup>2</sup> Texte tiré des archives de la *Landeskirche, Evangelische Oberkirchenrat, Stuttgart*, traduit en français par Claudia ROJAS ; le texte original est paru dans *Die Zeit*, 4 novembre 1999, p. 55. On le trouve aussi in : Eberhard RÖHM et Jörg THIERFELDER, *Evangelische Kirche zwischen Kreuz u. Hakenkreuz*, Calwer Verlag, Stuttgart, 1982, pp. 127-129.

tout cela que raconte notre chapitre. En peu de temps, toute la gloire de trois rois de Jérusalem impénitents a disparu. Dans une grande douleur, Jérémie adresse le cri au peuple : « Oh mon pays, mon pays, écoute la parole du Seigneur ! »

Pourquoi te rends-tu infidèle à notre Dieu qui, lui, est fidèle ? Pourquoi ne respectes-tu plus ses commandements ? Ne vois-tu pas le sort de tes rois ? Oh pays, ma chère patrie, écoute la Parole du Seigneur ! En ces jours-ci, une question court dans notre peuple : où se trouve en Allemagne le prophète envoyé dans la maison du roi pour annoncer la Parole du Seigneur ? Où est-il, cet homme qui crie au nom de Dieu et de la justice, comme Jérémie avant lui : « Défendez le droit et la justice, délivrez le spolié de la main de l'exploiteur, n'opprimez pas, ne maltraitez pas l'immigré, l'orphelin et la veuve, ne répandez pas de sang innocent en ce lieu ! »

Dieu nous avait envoyé de tels hommes ! Aujourd'hui, ils sont enfermés dans des camps de concentration ou ont été réduits au silence. Par contre ceux qui vont dans les maisons des princes et qui arrivent encore à célébrer des sacrements sont des prédicateurs de mensonge, comme les illuminés nationaux de l'époque de Jérémie, et ne peuvent que crier « Salut » (*Heil*) et « victoire » (*Sieg*), mais ne proclament pas la Parole du Seigneur... Si donc les uns *doivent* se taire et les autres *ne veulent pas* parler, nous avons suffisamment de raisons de célébrer un Jour de repentance (*Busstag*) aujourd'hui, un jour de deuil pour nos péchés et ceux du peuple.

Un crime a été commis à Paris <sup>3</sup>. Le meurtrier va recevoir une juste peine parce qu'il a outrepassé le droit divin. Nous portons le deuil, avec notre peuple, pour la victime de cet acte criminel. Mais qui aurait pensé que ce seul crime à Paris donnerait suite à autant de crimes en Allemagne ? Voilà notre récompense pour avoir renié Dieu et le Christ en faveur de l'antichristianisme organisé.

Les passions se sont déchaînées, les commandements de Dieu ont été ignorés, les temples sacrés des autres religions ont été brûlés impunément, leurs biens ont été volés ou détruits. Des hommes, qui

---

<sup>3</sup> Il s'agit de l'attentat contre le 3<sup>e</sup> secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris, Ernst von Rath, le 7 novembre 1938, par un jeune Juif polonais âgé de 17 ans, Herschel Grynszpan ou Grynszpan. Il servira de prétexte au déclenchement de la nuit de cristal 9/10 novembre 38. L'auteur sera pris à Paris lors de l'invasion de la France par l'Allemagne et disparaîtra dans un camp de concentration.

avaient servi fidèlement notre peuple et qui accomplissaient soigneusement leurs devoirs, ont été jetés dans des camps de concentration, uniquement parce qu'ils étaient d'une autre race !

Même si nos dirigeants ne reconnaissent pas cette injustice, la conscience saine du peuple la ressent clairement, même là où l'on n'ose pas en parler. Et nous, nous les chrétiens voyons à quel point cette injustice pèse sur notre peuple devant Dieu et comme elle attire le châtement sur l'Allemagne. Car il est écrit : « Ne vous faites pas d'illusion : on ne se moque pas de Dieu. L'homme récoltera ce qu'il a semé ! » Oui, c'est une épouvantable semence de haine qui a été à nouveau semée ces jours. Quelle moisson épouvantable en sortira, si Dieu ne nous donne pas, à notre peuple et à nous, la grâce pour une repentance sincère.

Si nous parlons ainsi du jugement de Dieu, nous savons bien que d'aucuns pensent en secret : Comment peut-on parler aujourd'hui du jugement et de la punition de Dieu à l'encontre de l'Allemagne, alors qu'on progresse visiblement et que pendant cette année-ci, dix millions d'Allemands ont été rattachés au Reich ? À cela on voit la bénédiction de Dieu sur son peuple ! Oui, la patience étonnante de Dieu et sa grâce règnent sur nous. Mais c'est précisément pour cela que cette parole est valable : « Oh mon pays, mon pays écoute la parole du Seigneur ! » Écoute enfin ! Ne sais-tu pas que Dieu t'a appelé à la repentance ? Dans notre chapitre, le prophète est chargé par Dieu de dire : « Par ma vie – oracle du Seigneur –, quand bien même Konyahou, fils de Yoyaqim, roi de Juda, serait un sceau attaché à ma main droite, je l'en détacherais et le livrerais à ceux qui en veulent à sa vie ! » (Jérémie 22, 24-25). Un homme ou le peuple de Dieu peuvent être élevé à la plus grande gloire – s'ils ferment leur cœur devant la Parole du Seigneur, ils seront jetés dans les profondeurs. Le bonheur extérieur et les succès extérieurs amènent souvent l'homme à l'orgueil, qui détruit toute la bénédiction divine et qui se termine dans la chute. C'est pour cela que la Journée de repentance (*Busstag*) est un jour de deuil. Pour nos péchés et ceux de notre peuple, nous confessons devant Dieu : Seigneur, à nous et à notre peuple donne une nouvelle écoute de ta Parole, un nouveau respect de tes commandements et commence par nous...

Placés aujourd'hui devant le jugement de Dieu, nous nous repentons avec notre peuple. La confession d'un péché dont nous croyions ne pas avoir le droit de parler a permis, m'a au moins permis à moi, aujourd'hui, de me libérer d'un grand poids.

Louange à Dieu ! Je l'ai dit devant Dieu et au nom de Dieu. Que le monde fasse avec nous maintenant ce qu'il veut. Nous sommes préservés dans la main du Seigneur. Dieu est fidèle ! Mais toi, oh mon pays, mon pays, mon pays, écoute la Parole du Seigneur !

Amen.



## « REPRENEZ-VOS ESPRITS ! », UNE SALUTATION AUX FRERES » (ETE 1944) <sup>1</sup>

Walter HÖCHSTÄDTER

C'était pendant les dernières nuits avant mon départ comme soldat pour la campagne contre la France que je rassemblai mes pensées sous ce titre, une sorte de testament théologique au cas où quelque chose m'arriverait. Depuis, quatre ans se sont écoulés, quatre années atroces de guerre, de ténèbres, de mensonge, de haine et de détresse. Grâce à Dieu, j'ai été préservé pendant ce temps et je m'en suis sorti. Mais j'ai dû constater avec horreur que ce que je craignais à l'époque, ce que j'attendais avec inquiétude, s'était accompli, de manière si épouvantable, si atroce, que je n'aurais jamais osé l'imaginer. C'est pour cela que je dois reprendre la parole et redire la même chose, avec les mêmes mots qu'à l'époque – sans rien retirer de ce que j'avais dit – mais avec encore plus d'insistance.

Quand on lit l'histoire de l'Église, on y trouve un grand scandale que tout non-chrétien doit accepter : toutes les luttes, les

---

<sup>1</sup> Tract imprimé anonymement en juin/juillet 1944 à Annecy, et envoyé à mille exemplaires à des soldats du front par la poste aux armées, traduit en français par Claudia ROJAS. Le pasteur Walter Hochstädter était, en été 1944, aumônier dans un hôpital militaire à Annecy. Le texte est tiré de : Martin GRESCHAT éd., *Die Schuld der Kirche. Dokumente und Reflexionen zur Stuttgarter Schulderklärung vom 18./19. Okt. 1945*, Munich, Kaiser, pp. 32-36. En outre, Daniel GOLDHANGEN le cite dans son ouvrage, *Les bourreaux volontaires de Hitler, les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, Seuil, 1997, pp. 423-426.

querelles, les crimes, les atrocités et les cruautés, qui ont eu lieu au cours des deux derniers millénaires dans « l'Église »

Ce que le diable n'a pas réussi à faire par les persécutions les plus brutales, il l'a obtenu par la ruse. Il a poussé la communauté chrétienne à la chute. Nous pouvons en voir les premiers signes au IIe siècle. Et plus encore dès que les persécutions se terminent.

À peine la communauté chrétienne avait-elle, sous l'empereur Constantin et ses fils, échappé aux persécutions, à peine était-elle parvenue à devenir la seule religion d'État tolérée, qu'elle succombait à la tentation du monde. Du coup, elle devint ivre de pouvoir et de vengeance. Elle avait oublié ce qu'elle avait subi quelques décennies auparavant ; elle avait oublié combien elle avait souffert et gémi dans les persécutions. À son tour, elle poursuivait tous ceux qui l'avaient persécutée, rendit la pareille aux païens et aux Juifs. La communauté oublia la parole de l'apôtre : « Ne vous vengez pas vous-même, mes bien-aimés, mais laissez agir la colère de Dieu... » (Rom. 12, 19). Jadis les apôtres avaient déjà manifesté ces tendances de zélotes. Quand ils virent l'incrédulité des villes de Samarie, ils prièrent le Seigneur de faire pleuvoir le feu du ciel, de prendre sa « revanche ». Il est écrit : « Mais lui, se retournant, les réprimanda, disant : Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés » (Luc 9, 55).

Combien de fois la communauté chrétienne a-t-elle oublié ces paroles de Jésus ! Depuis le temps de Constantin, en passant par les persécutions innombrables des hérétiques, par les croisades et le temps de la Réformation jusqu'à nos jours, combien de sang innocent a coulé, avec quelle dureté et quel manque d'amour et de foi la communauté du Christ a-t-elle agi ! C'est le péché (*Schuld*) de l'ensemble du christianisme et nous n'avons pas le droit de récuser l'accusation du monde sous prétexte que cela s'est passé au « Moyen Age ». Nous devons confesser ce péché et en partager la responsabilité, même s'il s'agissait de phénomènes maladiés ou de possessions, comme l'a été la chasse aux sorcières (*Hexenwahn*).

Pourtant, pendant le Moyen Age, la communauté chrétienne s'est longtemps opposée aux croyances issues du paganisme. De nombreux dirigeants du christianisme (évêques et papes) ont combattu cette possession au moyen d'ordonnances. Mais finalement, l'Église lui a succombé. Le *Malleus maleficarum* des moines dominicains Heinrich Institoris et Jakob Sprenger fut l'ouvrage de référence de tous les procès de sorcellerie entre le XVe et le XVIIIe siècle. La communauté porte son péché : elle a

succombé à la possession, au lieu de la combattre au nom du Christ et par le pouvoir du Saint-Esprit. Car c'est de ce dernier qu'elle tient la promesse que le diable comme les démons des gens possédés lui sont soumis. Dans la chasse aux sorcières, il s'est agi d'une possession, d'une hystérie collective.

Il est difficile, et peut-être inconvenant, de juger du péché des générations passées, et il est vraisemblable qu'à l'époque, nous aurions agi de la même manière. Mais du fait de notre conscience biblique, nous avons probablement le droit d'oser réagir dans pareils cas, comme la communauté du Christ l'avait ordonné, non pas par orgueil, mais par une volonté ferme.

La communauté chrétienne doit connaître l'origine diabolique de la croyance aux sorcières. Depuis toujours, le diable souhaite que l'homme rejette sa faute sur autrui. Pour chaque malheur, pour chaque souffrance, il faut trouver un bouc émissaire que l'on puisse punir. L'histoire de la croyance aux sorcières le démontre clairement. À tout, il fallait toujours trouver une *raison*. Les procès contre les sorcières commencèrent quand la peste éclata, quand des maladies et des épidémies fauchaient les hommes ou les animaux, ou quand la grêle ou les inondations frappaient un pays. Il devait y avoir un coupable. La communauté aurait dû faire front au nom du Christ. Elle aurait dû annoncer la parole de Dieu : « Pourquoi l'homme vivant se plaindrait-il ? Que chacun se plaigne de ses propres péchés » (Lamentations de Jérémie 3, 39). La communauté aurait dû montrer que l'homme a toujours cherché le péché partout ailleurs que dans son propre cœur (la chute !). Au lieu d'inventer des sorcières, de les torturer et de les brûler, elle aurait dû se repentir et prêcher la repentance. Beaucoup de chrétiens ont agi ainsi pendant les persécutions des sorcières (le jésuite Friedrich Spee et le calviniste Johannes Weyer). L'exorcisme au nom du Christ est une affaire simple, sobre, presque prosaïque.

Cette découverte a cependant pour nous aujourd'hui une portée immense. Nous vivons à une époque aussi pleine d'idées folles et de démons que le Moyen Age. Ce n'est pas à une orgie de chasse aux sorcières que se laisse aller notre époque prétendument « éclairée », c'est à une orgie de haine malade contre les Juifs (*Judenwahn*). Aujourd'hui, la folie de la haine des Juifs, qui avait déjà fait d'effrayants ravages au Moyen Age, est entrée dans sa phase aiguë. Et cela, l'Église, la communauté de Jésus-Christ, doit le confesser. C'est là qu'elle doit faire ses preuves, c'est là qu'elle doit

prendre position au nom du Christ et procéder à l'exorcisme. Si elle ne le fait pas, alors elle aura failli à sa mission, comme à l'époque de la chasse aux sorcières. Aujourd'hui, c'est le sang de millions de Juifs massacrés, hommes, femmes et enfants, qui crie vers le ciel. L'Église n'a pas le droit de rester muette. Elle n'a pas le droit de dire que le règlement de la question juive relève de l'État, à qui le droit d'agir a été reconnu par le chapitre 13 de l'épître aux Romains. L'Église n'a pas le droit non plus de dire que, de nos jours, les Juifs sont justement punis de leurs péchés. Celui qui veut n'être ainsi qu'un spectateur des jugements de Dieu sera pétrifié en une colonne de sel (Genèse 19, 26). La communauté de Jésus ne peut accueillir le destin horrible des Juifs qu'avec humilité, avec sollicitude charitable et avec une frayeur sacrée : « Elles ont été retranchées pour cause d'incrédulité, et toi, tu subsistes par la foi. Ne t'abandonne pas à l'orgueil, mais crains ; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne t'épargnera pas non plus » (Rom. 11, 20s). Dans cette affaire, le chrétien ne peut rester indifférent. Il n'y a pas d'antisémitisme modéré, chrétien, même quand il s'appuie sur des raisonnements apparemment convaincants (des raisons nationales par exemple) ou sur des arguments scientifiques (en fait : pseudo scientifiques). Les théologiens, les juristes et les médecins justifiaient eux aussi la fureur déchaînée jadis contre les sorcières par des arguments scientifiques. La lutte contre les Juifs a la même origine trouble que la chasse aux sorcières. L'humanité contemporaine n'a pas abandonné sa propension à chercher un « bouc émissaire ». C'est ainsi qu'elle recherche toujours des coupables, Juifs, francs-maçons, pouvoirs supranationaux. Tel est l'arrière-plan des hymnes de haine de notre temps.

Mais qui connaît réellement l'histoire du judaïsme ? Qui s'est donné une fois réellement la peine de lire un livre objectif, par exemple un ouvrage de référence comme l'histoire du judaïsme de Heman et d'Otto von Harling ? (Calver Vereinsbuchhandlung, Stuttgart 1927). Ces auteurs montrent *une chose* clairement : c'est le christianisme qui est en grande partie responsable de l'obstination des Juifs. Au lieu de garder une attitude missionnaire à l'égard des Juifs, comme le faisaient Pierre et les autres apôtres à l'époque (Actes 3, 26 ; Rom. 9-11), au lieu de les gagner par la bonté et par l'amour, le christianisme les a payés en retour par la haine. Depuis Constantin, les Juifs subissent des lois d'exception. Depuis ce temps, ils connaissent la brutalité des chrétiens. Est-il dès lors étonnant que les Juifs, qui ne ressentaient rien de cet amour du Christ, se

laissèrent aller à une haine et une amertume toujours plus grandes ? Ce ne sont pas eux, mais les chrétiens qui ont fait des Juifs ce qu'ils sont aujourd'hui. Pendant des siècles, ils furent les « parias » de l'humanité (Heman, *ibidem*, p. 142). Des princes chrétiens leurs interdirent l'accès aux professions bourgeoises, des souverains chrétiens firent d'eux les « prostitués » de la vie économique dont ils avaient besoin dans leur cupidité et leur avidité ; car l'Église leur interdisait de prendre des intérêts, mais elle le permettait aux juifs. C'est ainsi qu'ils devinrent des soutiens bienvenus pour les hommes puissants. Mais quand le Juif avait fait son devoir, on le chassait à coups de pied. Ce fut la loi de base de l'histoire juive jusqu'à nos jours. C'est un enchaînement sans fin de péché et de repentance un enchevêtrement de péché. Qui nous autorise à en jeter le blâme sur les seuls Juifs ? Un chrétien n'en a pas le droit. Un chrétien n'a pas le droit d'être antisémite, pas même d'être un antisémite « modéré ». L'objection selon laquelle, la réaction d'un antisémitisme saint permettrait d'endiguer la terrible menace de l'« enjuivement » (*Verjudung*) de la vie du peuple provient d'une vision du monde impie et complètement séculière qui devrait être dépassée par les chrétiens.

C'est ainsi que le christianisme doit de nos jours prendre la même décision que les communautés du Moyen Age. Au lieu de chercher un bouc émissaire et de se laisser aller à des chants de haine, elle doit prêcher le jeûne et la confession de son propre péché. Contre toutes les démonisations du temps, elle doit procéder à un exorcisme, dans l'assurance victorieuse que Jésus est vainqueur, qu'il est Seigneur sur tous les esprits, que tout doit lui être soumis et qu'il guide le monde vers son retour et son royaume glorieux. L'Église ne peut pas intervenir dans la roue du temps, qui suit son cours inexorable, mais elle doit *confesser*, elle doit *proclamer* et elle doit vivre selon sa confession dans la *foi*, l'*amour* et l'*espérance*.

Elle doit confesser la foi, la foi en Jésus-Christ, le vainqueur. Elle doit la confesser à l'encontre de toute incrédulité, de tout le mensonge, qui est propagé dans ce monde par des millions de démons et qui séduit beaucoup de gens. Toutes les déclarations de soumission et tous les télégrammes des conférences des dirigeants d'Église et d'évêques luthériens portaient des jugements de valeur peu bibliques et contribuèrent indéniablement à la confusion des esprits. Ils rendaient indirectement service aux démons. On peut les mettre au même rang que l'appel aux croisades au Moyen Age et les

prédications contre les Juifs des Dominicains au XVe siècle. L'Église n'a pas à porter des jugements de valeur, mais elle doit prêcher la foi, renforcer la foi des faibles et aiguïser l'esprit des croyants pour qu'au moment de la tentation diabolique ils aient une vision claire et qu'ils puissent prendre des décisions claires.

L'Église doit vivre de l'amour. Elle doit verser une petite goutte d'huile dans la mer déchaînée de la haine – même si cela paraît scandaleux aux yeux du monde. Malheur à elle si elle ne le fait pas ! Malheur à elle, si par son silence et par toutes sortes d'excuses douteuses, elle se rend complice de l'explosion de haine du monde ! Malheur à elle si elle fait siens des mots et des slogans qui sont nés de la haine – ne seraient-ce que des dictons et des stéréotypes, car derrière les dictons et les stéréotypes peuvent aussi se cacher des démons. L'amour ne connaît pas de compromis, l'amour ne connaît pas de limites. L'Église vit de la vérité de la foi.

Et l'Église doit vivre de l'espérance, de l'espérance du Royaume de Dieu, vers quoi se dirigent ses regards. Le monde a aujourd'hui sa propre eschatologie, une eschatologie séculière. Il veut créer des choses définitives, éternelles. Les décisions du monde doivent orienter l'avenir. Sa conception du monde élève le combat au rang de l'existence, l'existence matérielle au rang de la vérité ultime et doit être le sens ultime de ce monde. À l'inverse, la communauté de Jésus doit proclamer l'espérance ultime et le règne du Christ (la deuxième demande du Notre Père). Là est la solution de toutes les questions. Là est la paix. Là est la justice. C'est là que toutes les injustices, toutes les peines, toutes les énigmes de notre monde trouveront leur solution. La communauté de Jésus doit intégrer dans sa grande espérance tous les fatigués et chargés, tous les persécutés et tous les affligés, tous les pauvres et misérables, et les Juifs en font partie aujourd'hui. La communauté du Christ doit donner un avant-goût de cette espérance à ceux qui viennent à elle, non seulement en leur offrant le sacrement et la parole, mais encore en donnant protection à ceux qui sont persécutés, en consolant ceux qui sont tristes, en proclamant à ceux qui souffrent de la violation du droit et de l'injustice de ce monde qu'elle souffre avec eux, qu'elle les comprend et les porte, surtout dans la prière. C'est ainsi que la communauté qui vit elle-même uniquement d'espérance devient pour le monde un refuge et l'incarnation de l'espérance. C'est le mot d'ordre du moment ! C'est ainsi qu'elle mène son juste combat contre tous les pouvoirs de l'abîme ! Car elle tient dans sa main les signes de la victoire de Jésus : la foi, l'amour et l'espérance.

## Cahiers de l'IRP encore disponibles :

- N° 7 : Cure d'âme et supervision.  
N° 8 : Le système de nos croyances.  
N° 10 : Varia (Ancien Testament / Mariage / Théologie pratique allemande)  
N° 11 : Flashs sur le pastorat.  
N° 12-13 : La théologie protestante d'expression française : où en est-elle ?  
N° 14 : Formes et structures.  
N° 15 : Pasteur / Pasteure - Un profil professionnel.  
N° 16 : Ecclésiologie et architecture.  
N° 17 : Les cultes pour fatigués et chargés.  
N° 18 : Modèles homilétiques.  
N° 19 : Tissu social et lien ecclésial.  
N° 20 : Pédagogie et didactique du catéchisme.  
N° 21 : Le rêve.  
N° 22 : Musique et liturgie.  
N° 23 : Église et imaginaire.  
N° 24 : Perspectives américaines en théologie pratique.  
N° 25 : Homilétique, Internet et vie quotidienne.  
N° 26-27 : Crise financière, gratuité des services et rétribution des ministres.  
N° 28 : L'homilétique d'Alexandre Vinet et la nôtre.  
N° 29 : La ritualité. Dimensions anthropologiques.  
N° 30 : Flashs théologiques d'outre-mer.  
N° 31 : Histoire et pratique des services funèbres.  
N° 32 : Théologie pratique et théologie pastorale.  
N° 33 : Identité théologique des pasteur(e)s ? Un débat.  
N° 34 : Les cultes pour divorcés.  
N° 35 : Faut-il toujours baptiser les nourrissons ?  
No 36 : Enseignement et religion

1 numéro : F. S. 6.- F. F. 25.-

5 numéros : F. S. 20.- F. F. 80.-

---

## Suppléments aux Cahiers de l'IRP

- No 1 : B. REYMOND et J.-L. ROJAS (éd.), « *Comment enseigner l'homilétique ?* », Textes et documents du Colloque de Lyon-Francheville sur les méthodes d'enseignements en homilétique, organisé par l'IRP du 15 au 18 mai 1996.  
FS. 12.- FF. 50.-
- No 2 : H. MOTU et O. BAUER (éd.), « *Le culte, y croyons-nous encore ?* », Actes des États généraux du culte protestant, organisé par l'IRP du 16 au 18 juin 2000.  
FS. 12.- FF. 50.-

---

Vous pouvez passer votre commande par lettre, télécopie ou courrier électronique :

Institut Romand de Pastorale  
UNIL, BFSH 2  
CH-1015 Lausanne Suisse  
Téléphone : 021 692 27 39  
Télécopie : 021 692 27 05

Courriel : Olivier.Bauer@irp.unil.ch

**Commande en ligne : [www.unil.ch/irp](http://www.unil.ch/irp)**

---

*Pour s'abonner aux*  
Institut Romand de Pastorale  
**Cahiers de l'IRP**

---

***s'adresser à :***

*Institut Romand de Pastorale  
UNIL, BFSH 2  
CH – 1015 Lausanne  
Suisse*

*Téléphone : 021/ 692 27 39  
Télécopie : 021/ 692 27 05  
Courriel : olivier.bauer@irp.unil.ch*

***Commande en ligne : [www.unil.ch/irp/](http://www.unil.ch/irp/)***

---

*L'Institut Romand de Pastorale  
associe en un travail commun  
les responsables des disciplines  
recouvrant le champ  
de la théologie Pratique  
dans les trois Facultés  
de Genève, Lausanne et Neuchâtel.*

---

*Prix de ce cahier : FS. 6.- FF 25.-*

*Prix de l'abonnement (3 numéros par an) :  
FS.15.- FF.60.-*

*Abonnement de soutien : FS.50.- FF.200.-*

---

*ISSN : 1015-3063*